

En poésie, comme dans la vie, L.-G. Damas témoigne d'une humanité *exposée*, nerveuse, intense, brûlée par l'existence. Poésie chaude, apparentée au libre souffle du jazz, éveillée par la rencontre brutale ou tendre de l'être avec les événements du monde. Nous n'écoutons pas ici, intéressés, les cadences d'un esprit appliqué, ce sont les rythmes d'un être bouleversé que le poète *sur la brèche* donne à vivre aux hommes fraternels. Proche des quotidiennes, des très humaines paroles de la révolte et du don, cette poésie ouverte échappe aux calculs et aux complaisances, elle connaît la distance de l'humour, elle se dispense aussi des garanties quasi officielles des écoles. L.-G. Damas, par certains côtés, évoque les funambules de Laforgue, le Spotin'Life de *Porgy and Bess*, mais l'ironiste-mauvais garçon est aussi un militant – un des premiers – de la négritude. Il y a une solitude de Damas, qui n'est pas que littéraire, c'est aussi celle de la clameur nègre dans le monde de l'oppression. Il y a une chaleur humaine de Damas, qui n'est pas que mondaine, elle est celle des hommes noirs imposant leur humanité à la blanche froideur des anciens maîtres.

Enfin, l'événement de l'art s'affirme ici. Ces poèmes, que la liberté de vivre anime, gardent depuis l'époque où Robert Desnos saluait leur apparition, la consistance des objets beaux : la vie y trouve sa rigueur, l'aventure, sa pérennité ; la parole juste et vraie de L.-G. Damas ne cesse pas de nous concerner.

Jacques Howlett

ISBN : 978-2-7087-0720-7



9 782708 707207

7,10 €

L.-G. DAMAS

Pigments * Névralgies



Pigments

*

Névralgies

Léon-Gontran DAMAS

PRÉSENCE AFRICAINE  poésie

Pigments — Névralgies

Léon-Gontran Damas

Pigments — Névralgies

*Édition établie et postfacée
par Sandrine Poujols*

PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Écoles 75005 Paris

Pigments

ISBN 978-2-7087-0720-7

© Éditions Présence Africaine, 1972, 2003 et 2005
pour la présente édition.

Droits de reproductions, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que « les analyses et les courtes citations dans un but d'exemples et illustrations », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

PRÉFACE

Ce qui m'émeut, c'est le battement de cœur de l'AFRIQUE déracinée qui, au bout du carcan de la servitude, affirme plus que jamais sa profonde vitalité créatrice !

C'est pour cela que je crois au génie noir.

En affirmant la pérennité de la Terre-Mère dans un sentiment de race, qui n'a rien à voir avec le racisme, avec la vanité, il constitue une sorte de revanche et de justification sur la bestialité et l'épaisseur des peuples carnassiers et exploités que je méprise.

J'étais bien jeune, quand j'eus la révélation de la sculpture nègre, cet art qui vient tout droit du cœur et du couteau ; et je me réjouissais quand le grand Apollinaire retournait à Auteuil « dormir parmi ses fétiches d'Océanie et de Guinée », ces dieux d'une nouvelle espérance. Et comment n'aurais-je pas espéré du fond de moi-même ?

J'avais, le premier, entendu la plainte lissée de tam-tam et de soleil, que Buddy Bolden avait retrouvée dans son sang, après deux siècles d'exil, un jour qu'il jouait du piston dans un parc de la Nouvelle-Orléans. Et immédiatement, tous ceux de l'Afrique avaient retrouvé l'héritage perdu ! Et pour la première fois, je tâtai le pouls d'une nouvelle grandeur humaine.

Déjà, dans mon livre *Aux frontières du jazz*, j'avais traduit des vers de Langston Hughes, le grand poète américain ; puis, dans *Negro*, l'encyclopédie de Nancy Cunard, j'avais crié toute ma solidarité agissante pour cette race auguste qui a donné des génies comme Louis Armstrong, mon ami, Jelly Roll Morton, Duke Ellington, Bessie Smith ou Billie Holliday, et dont le sang fertile a ins-

piré Placido, Pouchkine, Alexandre Dumas ou Machado de Assis, entr'autres.

Mais en voilà assez ! J'attendais le message des frères noirs de langue et de culture françaises, ces fils du rythme africain qui a ensorcelé tout le continent au-delà de l'Atlantique !

J'avais été charmé par Nicolas Guillen, Jacques Roumain et Aimé Césaire, mais aujourd'hui, le bonheur m'est donné de communier avec le premier des poètes noirs qui, venu de cet étrange pays qu'est la Guyane, apporte à l'Europe et au domaine français, ses incantations de courage, et de résistance au nom de sa race exploitée ! Il l'anoblit de ses chants revendicateurs. Il livre sa colère en mots de feu. Il brasse son émoi en poèmes qui expriment l'âme noire elle-même.

J'avais salué l'art nègre des sculpteurs anonymes, le jazz de Buddy Bolden, j'avais frémi aux mélopées charnelles de Billie Holliday ; comment ne tressaillirais-je pas aux puissances verbales de Léon-Gontran DAMAS dont les mots en prise-directe viennent tout droit du cœur même de cette Afrique déracinée ?

Il est un héros de cette race d'hommes que j'aime et qui est au centre de ma raison de vivre !

Je salue, en DAMAS, le frère flamboyant du grand Louis Armstrong et de ceux qui, brûlant du génie de la Négritude, ouvrent une nouvelle aurore poétique sur une humanité meilleure !

Je me suis cruellement trompé ; ce n'est pas une joie pour moi de présenter L.-G. DAMAS, le poète nègre qui est fier d'être nègre, c'est un honneur à l'intégrité humaine que je revendique ; et je le remercie amicalement du fond du cœur.

Robert GOFFIN.

*« Be not deceived, for every
deed you do I could match,
outmatch : Am I not Africa's son.
Black of that black land where
black deeds are done. »*

Claude MAC KAY

ILS SONT VENUS CE SOIR

Pour Léopold-Sedar Senghor

Ils sont venus ce soir où le
tam

tam

roulait de

rythme

en

rythme

la frénésie

des yeux

la frénésie des mains

la frénésie

des pieds de statues

DEPUIS

combien de MOI MOI MOI

sont morts

depuis qu'ils sont venus ce soir où le

tam

tam

roulait de

rythme

en

rythme

la frénésie

des yeux

la frénésie

des mains

la frénésie

des pieds de statues

CAPTATION

Le parfum frêle
de la femme qui me frôle
dans son chemin d'indifférence
me remet au matin de notre erreur

Sillon nouveau
d'incantations fugitives muettes
à la poursuite d'un semblant de rêve
résonne

tristesse d'un jour qui n'en finit d'être
à peine plus las
le glas
de notre rêve

La chair exorcisée
entame

émiette

et mange

le souvenir
ravivé
debout
de tout semblant de rêve

Et dans mon lit d'enthousiasme
mouillée comme toi
la femme au parfum frêle
qui m'a frôlé
dans son chemin d'indifférence
m'a répondu
dans un grand bruit de sens repus

A LA MÉMOIRE DE G. M.

Accoudés au désir de la veille insatisfait
d'où nous venait l'encens sporadiquement têtue
la marée était basse
tout vol de flamants sans importance
et la voix du phare à des milles
plus forte
que l'incendie crépusculaire
des palétuviers

Longtemps
longtemps tes mains s'époumonneront à rompre avec tout calcul
avec les heures
ces heures au bout desquelles
nous étions
deux citrons pressés

Contre l'exagération
de la servilité du sable
des amandiers de l'Anse
des moustiques
des crapauds-bœufs
des lucioles qui ne comprenaient pas
la démonstration
j'ai donné des années d'efforts
de l'épaisseur verticale
de toutes les Tours Eiffel

OBSESSION

Un goût de sang me vient
un goût de sang me monte
m'irrite le nez
la gorge
les yeux

Un goût de sang me vient
un goût de sang m'emplit
le nez
la gorge
les yeux

Un goût de sang me vient
âcrement vertical
pareil
à l'obsession païenne
des encensoirs

NÉVRALGIE

Névralgie d'un robinet qui coule
emplit le broc de ma concierge
qu'un arc-en-ciel aspire

Fermez la névralgie du robinet qui coule
emplit le broc de ma concierge
qu'un arc-en-ciel aspire

Enlevez du robinet qui coule
le broc de ma concierge
qu'un arc-en-ciel aspire

Ou coupez de la main jusqu'au coude
l'arc-en-ciel qui aspire
le broc de ma concierge
qu'emplit la névralgie
d'un robinet qui coule

TRÊVE

Trêve de blues
de martèlements de piano
de trompette bouchée
de folie claquant des pieds
à la satisfaction du rythme

Trêve de séances à tant le swing
autour de rings
qu'énervent
des cris de fauves

Trêve de lâchage
de léchage
de lèche
et
d'une attitude
d'hyperassimilés

Trêve d'un instant
d'une vie de bon enfant
et de désirs
et de besoins
et d'égoïsmes
particuliers.

IL EST DES NUITS

Pour Alejo Carpentier

Il est des nuits sans nom
il est des nuits sans lune
où jusqu'à l'asphyxie
moite
me prend
l'âcre odeur de sang
jaillissant
de toute trompette bouchée

Des nuits sans nom
des nuits sans lune
la peine qui m'habite
m'opresse
la peine qui m'habite
m'étouffe

Nuits sans nom
nuits sans lune
où j'aurais voulu
pouvoir ne plus douter
tant m'obsède d'écœurement
un besoin d'évasion

Sans nom
sans lune
sans lune
sans nom
nuits sans lune
sans nom sans nom
où le dégoût s'ancre en moi
aussi profondément qu'un beau poignard malais.

POSITION

Pour J. D.

Les jours eux-mêmes
ont pris la forme
des masques africains
indifférents
à toute profanation
de chaux vive
qu'encense
un piano
répétant la rengaine
d'un clair de lune à soupirs
tout format
dans les halliers
gondoles
et cætera

LE VENT

Pour Henriette et Jean-Louis Baghio'o

Sur l'océan
 nuit noire
je me suis réveillé
épris
sans jamais rien saisir
de tout ce que racontait le vent
sur l'océan
 nuit noire

Ou bien le vent repasse sa leçon du lendemain
ou bien le vent chante des trésors enfouis
ou bien le vent fait sa prière du soir
ou bien le vent est une cellule de fous
sur l'océan
 nuit noire
pendant qu'un bateau foule l'écume
et va
va son destin de roulure.
Sur l'océan
 nuit noire

EN FILE INDIENNE

Et les sabots
des bêtes de somme
qui martèlent en Europe
l'aube indécise encore
me rappellent
l'abnégation étrange
des trays¹ matineux
repus
qui rythment aux Antilles
les hanches des porteuses
en file indienne

Et l'abnégation étrange
des trays matineux
repus
qui rythment aux Antilles
les hanches des porteuses
en file indienne
me rappelle
les sabots
des bêtes de somme qui
martèlent en Europe
l'aube indécise encore

1. Terme anglais passé dans le langage créole et gardant le même sens : plateau à légumes, à gâteaux, en bois, de forme rectangulaire, à bords très relevés.

DANS SON ATTENTE

Des essieux crient leur fatigue à des gants blancs
qui s'en balancent
à tant d'œillardes
par ambulance
de lèvres rouges
et la suite

Avant d'arriver aux fumées cylindriques
aux antennes à javas
et
roucoulements d'épileptiques
d'abord
des reliures d'une sagesse de puceaux
et puis et puis
une serviette
qui éponge des orteils
en forme
de sucre d'orge

Encore un flic pour remplir l'oreille
d'un casse-tête à chômeurs
ventres que gonfle
l'internationale
sans métronome

Histoire d'un troisième étage
la jeune mariée enfin s'est emparée
d'un chien
dans le besoin de s'ouvrir à quelqu'un

Et le voyou siffle la nouveauté
sans parler des scrupules d'un réveil
avec trois heures de retard

HOQUET

Pour Vashti et Mercer Cook

Et j'ai beau avaler sept gorgées d'eau
trois à quatre fois par vingt-quatre heures
me revient mon enfance
dans un hoquet secouant
mon instinct
tel le flic le voyou

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils très bonnes manières à table

Les mains sur la table
le pain ne se coupe pas
le pain se rompt
le pain ne se gaspille pas
le pain de Dieu
le pain de la sueur du front de votre Père
le pain du pain

Un os se mange avec mesure et discrétion
un estomac doit être sociable
et tout estomac sociable
se passe de rots
une fourchette n'est pas un cure-dents
défense de se moucher
au su
au vu de tout le monde
et puis tenez-vous droit
un nez bien élevé
ne balaye pas l'assiette

Et puis et puis
et puis au nom du Père
 du Fils
 du Saint-Esprit
à la fin de chaque repas

Et puis et puis
et puis désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils mémorandum

Si votre leçon d'histoire n'est pas sue
vous n'irez pas à la messe
dimanche
avec vos effets des dimanches

Cet enfant sera la honte de notre nom
cet enfant sera notre nom de Dieu

Taisez-vous
Vous ai-je ou non dit qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du français
le français français

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma Mère voulant d'un fils
fils de sa mère

Vous n'avez pas salué voisine
encore vos chaussures de sales
et que je vous y reprenne dans la rue
sur l'herbe ou la Savane
à l'ombre du Monument aux Morts
à jouer
à vous ébattre avec Untel
avec Untel qui n'a pas reçu le baptême

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma Mère voulant d'un fils très do
très ré
très mi
très fa

très sol
très la
très si
très do
ré-mi-fa
sol-la-si
do

Il m'est revenu que vous n'étiez encore pas
à votre leçon de vi-o-lon

Un banjo
vous dites un banjo
comment dites-vous
un banjo
vous dites bien
un banjo

Non monsieur
vous saurez qu'on ne souffre chez nous

ni ban
ni jo
ni gui
ni tare
les *mulâtres* ne font pas ça
laissez donc ça aux *nègres*

UN CLOCHARD M'A DEMANDÉ DIX SOUS

Moi aussi un beau jour j'ai sorti
mes hardes
de clochard

Moi aussi
avec des yeux qui tendent
la main
j'ai soutenu
la putain de misère

Moi aussi j'ai eu faim dans ce sacré foutu pays
moi aussi j'ai cru pouvoir
demander dix sous
par pitié pour mon ventre
creux

Moi aussi
jusqu'au bout de l'éternité de leurs
boulevards à flics
combien de nuits ai-je dû
m'en aller
moi aussi
les yeux creux

Moi aussi
j'ai eu faim les yeux creux
moi aussi j'ai cru
pouvoir demander dix sous
les yeux
le ventre
creux
jusqu'au jour où j'en ai eu
marre
de les voir se gausser
de mes hardes de clochard
et se régaler
de voir un nègre
les yeux ventre creux

SOLDE

Pour Aimé Césaire

J'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs souliers
dans leur smoking
dans leur plastron
dans leur faux-col
dans leur monocle
dans leur melon

J'ai l'impression d'être ridicule
avec mes orteils qui ne sont pas faits
pour transpirer du matin jusqu'au soir qui déshabille
avec l'emballage qui m'affaiblit les membres
et enlève à mon corps sa beauté de cache-sexe

J'ai l'impression d'être ridicule
avec mon cou en cheminée d'usine
avec ces maux de tête qui cessent
chaque fois que je salue quelqu'un

J'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs salons
dans leurs manières
dans leurs courbettes
dans leur multiple besoin de singeries

J'ai l'impression d'être ridicule
avec tout ce qu'ils racontent
jusqu'à ce qu'ils vous servent l'après-midi
un peu d'eau chaude
et des gâteaux enrhumés

J'ai l'impression d'être ridicule
avec les théories qu'ils assaisonnent
au goût de leurs besoins
de leurs passions
de leurs instincts ouverts la nuit
en forme de paillason

J'ai l'impression d'être ridicule
parmi eux complice
parmi eux souteneur
parmi eux égorgé
les mains effroyablement rouges
du sang de leur ci-vi-li-sa-tion

LIMBÉ

Pour Robert Romain

Rendez-les-moi mes poupées noires
qu'elles dissipent
l'image des catins blêmes
marchands d'amour qui s'en vont viennent
sur le boulevard de mon ennui

Rendez-les-moi mes poupées noires
qu'elles dissipent
l'image sempiternelle
l'image hallucinante
des fantoches empilés fessus
dont le vent porte au nez
la misère miséricorde

Donnez-moi l'illusion que je n'aurai plus à contenter
le besoin étale
de miséricordes ronflant
sous l'inconscient dédain du monde

Rendez-les-moi mes poupées noires
que je joue avec elles
les jeux naïfs de mon instinct
resté à l'ombre de ses lois
recouvrés mon courage
mon audace
redevenu moi-même
nouveau moi-même
de ce que Hier j'étais
hier
 sans complexité
 hier
quand est venue l'heure du déracinement

Le sauront-ils jamais cette rancune de mon cœur
A l'œil de ma méfiance ouvert trop tard
ils ont cambriolé l'espace qui était le mien
la coutume
les jours
la vie
la chanson
le rythme
l'effort
le sentier
l'eau
la case
la terre enfumée grise
la sagesse
les mots
les palabres
les vieux
la cadence

les mains
la mesure
les mains
les piétinements
le sol

Rendez-les-moi mes poupées noires
mes poupées noires
poupées noires
noires
 noires

LA COMPLAINTE DU NÈGRE

Pour Robert Goffin

Ils me l'ont rendue
la vie
plus lourde et lasse

Mes aujourd'hui ont chacun sur mon jadis
de gros yeux qui roulent de rancœur
de honte

Les jours inexorablement
tristes
jamais n'ont cessé d'être
à la mémoire
de ce que fut
ma vie tronquée

Va encore
mon hébétude
du temps jadis
de coups de corde nouveaux
de corps calcinés
de l'orteil au dos calcinés
de chair morte
de tisons
de fer rouge
de bras brisés
sous le fouet qui se déchaine
sous le fouet qui fait marcher la plantation
et s'abreuver de sang de mon sang de sang la sucrerie
et la bouffarde du commandeur crâner au ciel.

SI SOUVENT

Si souvent mon sentiment de race m'effraie
autant qu'un chien aboyant la nuit
une mort prochaine
quelconque
je me sens prêt à écumer toujours de rage
contre ce qui m'entoure
contre ce qui m'empêche
à jamais d'être
un homme

Et rien
rien ne saurait autant calmer ma haine
qu'une belle mare
de sang
faite
de ces coutelas tranchants
qui mettent à nu
les mornes à rhum

S.O.S.

A ce moment-là seul
comprendrez-vous donc tous
quand leur viendra l'idée
bientôt cette idée leur viendra
de vouloir vous en bouffer du nègre
à la manière d'Hitler
bouffant du juif
sept jours fascistes
sur
sept

A ce moment-là seul
comprendrez-vous donc tous
quand leur supériorité
s'étalera
d'un bout à l'autre de leurs boulevards
et qu'alors
vous les verrez
vraiment tout se permettre
ne plus se contenter de rire avec l'index inquiet
de voir passer un nègre
mais
froidement matraquer
mais
froidement descendre

mais
froidement étendre
mais froidement
matraquer
descendre
étendre
et couper leur sexe aux nègres
pour en faire des bougies pour leurs églises

POUR SÛR

Pour sûr j'en aurai
marre
sans même attendre
qu'elles prennent
les choses
l'allure
d'un camembert bien fait

Alors
je vous mettrai les pieds dans le plat
ou bien tout simplement
la main au collet
de tout ce qui m'emmerde en gros caractères
colonisation
civilisation
assimilation
et la suite

En attendant
vous m'entendrez souvent
claquer la porte

BIENTÔT

Bientôt

je n'aurai pas que dansé

bientôt

je n'aurai pas que chanté

bientôt

je n'aurai pas que frotté

bientôt

je n'aurai pas que trempé

bientôt

je n'aurai pas que dansé

chanté

frotté

trempé

frotté

chanté

dansé

Bientôt

NUIT BLANCHE

Pour Sonia et Georges Gavarry

Mes amis j'ai valsé
valsé comme
jamais mes ancêtres
les Gaulois
au point que j'ai le sang
qui tourne encore
à la viennoise

Mes amis j'ai valsé
valsé toute mon enfance
vagabondant sur
quelque Danube bleu
Danube blanc
Danube rouge
Danube vert
Danube rose
Danube blanc
rouge
vert
rose
au choix

Mes amis j'ai valsé
valsé
follement valsé
au point que souvent
souvent
j'ai cru tenir la taille
de tonton Gobineau
ou de cousin Hitler
ou du bon aryen qui mâchonne sa vieillesse
sur quelque banc de square

BLANCHI

Pour Christiane et Alioune Diop

Se peut-il donc qu'ils osent
me traiter de blanchi
alors que tout en moi
aspire à n'être que nègre
autant que mon Afrique
qu'ils ont cambriolée

Blanchi

Abominable injure
qu'ils me paieront fort cher
quand mon Afrique
qu'ils ont cambriolée
voudra la paix la paix rien que
la paix

Blanchi

Ma haine grossit en marge
de leur scélératesse
en marge
des coups de fusil
en marge
des coups de roulis
des négriers
des cargaisons fétides de l'esclavage cruel

Blanchi

Ma haine grossit en marge
de la culture
en marge
des théories
en marge des bavardages
dont on a cru devoir me bourrer au berceau
alors que tout en moi aspire à n'être que nègre
autant que mon Afrique qu'ils ont cambriolée

PAREILLE À MA LÉGENDE

Des cheveux que je lisse
que je relisse
qui reluisent
maintenant qu'il m'en coûte
de les avoir crépus

Dans une longue carapace de laine
mon cou s'engouffre
la main s'énerve
et mes orteils se rappellent
la chaude exhalaison des mornes

Et mon être frigorifié

Et becs de gaz
qui rendent plus tristes
ces nuits au bout desquelles
occidentalement
avance mon ombre
pareille à ma légende
d'homme-singe

RAPPEL

Pour Richard Danglemont

Il est des choses
dont j'ai pu n'avoir pas perdu
tout souvenir

Et brimades en bambou
pour toute mangue tombée
durant l'indigestion
de tout morceau d'histoire de France

Et flûte

Flûte de roseau
jouant sur les mornes des airs d'esclaves
pendant qu'aux savanes
des bœufs sagement ruminent
pendant qu'autour
des zombies rôdent
pendant qu'ils éjaculent
les patrons d'Usine
pendant que le bon nègre
allonge sur son grabat dix à quinze heures d'Usine

SHINE

Pour Louis Armstrong

Avec d'autres
des alentours
avec d'autres
quelques rares
j'ai au toit de ma case
jusqu'ici gardé
l'ancestrale foi conique

Et l'arrogance automatique
des masques
des masques de chaux vive
jamais n'est parvenue à rien enlever jamais
d'un passé plus hideux
debout
aux quatre angles de ma vie

Et mon visage brille aux horreurs du passé
et mon rire effroyable est fait pour repousser le spectre des
[lévriers traquant le marronnage
et ma voix qui pour eux chante
est douce à ravir
l'âme triste
de leur por-
no-
gra-
phie

Et veille mon cœur
et mon rêve qui se nourrit du bruit de leur
dé-
gé-
né-
rescence
est plus fort que leurs gourdins d'immondices
brandis

SAVOIR-VIVRE

Pour Etienne Zabulon

On ne bâille pas chez moi
comme ils bâillent chez eux
avec
la main sur la bouche

Je veux bâiller sans tralalas
le corps recroquevillé
dans les parfums qui tourmentent la vie
que je me suis faite
de leur museau de chien d'hiver
de leur soleil qui ne pourrait
pas même
tiédir
l'eau de coco qui faisait glouglou
dans mon ventre au réveil

Laissez-moi bâiller
la main
là
sur le cœur
à l'obsession de tout ce à quoi
j'ai en un jour un seul
tourné le dos

REGARD

Pour Jacques Howlett

Quand sur le tard
quand sur le tard mes yeux
mes yeux se brideront

Quand sur le tard
quand sur le tard j'aurai
de faux yeux de Chinois

Quand sur le tard
quand sur le tard
tout m'aura laissé
tout m'aura laissé jusqu'à la théorie
jusqu'à la théorie choir

Quand sur le tard
quand sur le tard
suivra la pente
suivra la pente le bâton
qui soutient les vieux corps

M'achèterez-vous
m'achèterez-vous dites
des fleurs
que sais-je
pour qu'au bistrot de l'angle
pour qu'au bistrot de l'angle
j'aïlle
ranimer l'âtre
d'un grand verre de bordeaux

RÉALITÉ

De n'avoir jusqu'ici rien fait
détruit
bâti
osé
à la manière
du Juif
du Jaune
pour l'évasion organisée en masse
de l'infériorité

C'est en vain que je cherche
le creux d'une épaule
où cacher mon visage
ma honte
de
la
Ré
a
li
té.

ILS ONT

Ils ont si bien su faire
si bien su faire les choses
les choses
qu'un jour nous avons tout
nous avons tout foutu de nous-mêmes
tout foutu de nous-mêmes en l'air

Qu'ils aient si bien su faire
si bien su faire les choses
les choses
qu'un jour nous ayons tout foutu
nous ayons tout foutu de nous-mêmes
tout foutu de nous-mêmes en l'air

Il ne faudrait pourtant pas grand'chose
pourtant pas grand'chose
grand'chose
pour qu'en un jour enfin tout aille
tout aille
aille
dans le sens de notre race à nous
de notre race à nous

Il ne faudrait pourtant pas grand'chose
pourtant pas grand'chose
pas grand'chose
pas grand'chose

DES BILLES POUR LA ROULETTE

Rien que pour le fonctionnement
d'usines à canons
obus
balles
la guerre
elle
elle va bientôt venir
s'enivrer encore à la marseillaise
de chair fumante

Et chaque Creusot
travaillera des nuits
des fours à bloc

Et tous les Schneiders
s'empliront les poches de billes
pour la roulette
grâce au fonctionnement nouveau
d'usines à canons
obus
balles
venue la guerre
s'enivrer encore à la marseillaise
de chair fumante

SUR UNE CARTE POSTALE

Passer pour chaque coin recoin de France
d'être
un Monument aux Morts

Passer pour l'enfance blanche
de grandir dans leur ombre mémorable
vivant bourrage de crâne
d'une revanche à prendre

Passer pour le crétin d'Allemand
de se promettre d'avoir la peau du Français
et d'en faire
des sauts de lits

Pour le crétin de Français
de se promettre d'avoir la peau de l'Allemand
et d'en faire des sauts de lit

Passer pour tout élan patriotique
à la bière brune
au pernod fils
mais quelle bonne dynamite
fera sauter la nuit
les monuments comme champignons
qui poussent aussi
chez moi

ET CÆTERA

*Devant la menace allemande, les
Anciens Combattants Sénégalais
adressent un câblogramme
d'indéfectible attachement.
(Les Journaux)*

Aux Anciens Combattants Sénégalais
aux Futurs Combattants Sénégalais
à tout ce que le Sénégal peut accoucher
de combattants sénégalais futurs anciens
de quoi-je-me-mêle futurs anciens
de mercenaires futurs anciens
de pensionnés
de galonnés
de décorés
de décavés
de grands blessés
de mutilés
de calcinés
de gangrenés
de gueules cassées
de bras coupés
d'intoxiqués
et patati et patata
et cætera futurs anciens

Moi
je leur dis merde
et d'autres choses encore

Moi je leur demande
de remiser les
coupe-coupe
les accès de sadisme
le sentiment
la sensation
de saletés
de malpropretés à faire

Moi je leur demande
de taire le besoin qu'ils ressentent
de piller
de voler
de violer
de souiller à nouveau les bords antiques
du Rhin

Moi je leur demande
de commencer par envahir le Sénégal

Moi je leur demande
de foutre aux « Boches » la paix

Névralgies

POUR QUE TOUT SOIT EN TOUT

Pour que tout soit en tout
recrée le rêve du dormeur éveillé
jour après jour
pierre à pierre projetée
à partir de la première posée
de main de maître d'œuvre
voici
voici que s'étire
voici que s'étage
voici que prend forme
dans la nuit des temps perdus proches
voici
voici debout
recrée le rêve du dormeur éveillé
jour après jour
pierre à pierre projetée
à partir de la première posée
de main de maître d'œuvre
pour que tout soit en tout

*MON CŒUR RÊVE
DE BEAU CIEL PAVOISÉ DE BLEU*
sur une mer déchaînée
contre l'homme
l'inconnu à la barque
qui se rit au grand large
de mon cœur qui toujours rêve
rêve et rêve
de beau ciel
sur une mer de bonheurs impossibles

CROYEZ-M'EN

Croyez-m'en
comme admet sans mal de mourir
le matin mauve
du Mahury mien
à marée montante
ou basse
rien ne manque
rien assurément ne manque
au miroir déformant où se meut à merveille
ce monde
malgré moi mien

Croyez m'en
si le voulez
rien assurément ne manque
hormis la mémoire muette
de mes amis morts en celui qui avait nom Robert

Robert DESNOS

IL ME SOUVIENT ENCORE

de l'année foutue
où j'eusse
pu
tout aussi bien sucer
et le pouce
et l'index
du sorcier en soutane
au lieu de l'avaler l'hostie
ma foi mon dieu
mains jointes

GRAND COMME UN BESOIN DE CHANGER D'AIR

Grand comme un besoin de changer d'air
pour le plaisir d'en finir avec un dilemme
au surcroît double

être ou pas
être ou paraître
tout à la fois hier
et aujourd'hui
ce jour d'hui déjà demain

Beau comme
comme une rose
dont la Tour Eiffel assiégée à l'aube
voit s'épanouir enfin les pétales
dans le flonflon d'un 14 juillet de Roi
à guillotiner ou encore à pendre
au carrefour de la République
toujours à naître

Fort comme l'accent aigu d'un appel
dans la nuit longue
et longue
lâché le mot
un signe

SUR LE SEIN

bel et bien
flasque
d'un luxe
de maquillage
défait
je me suis réveillé
au tout petit matin
je me suis réveillé blême
de dépit

IL N'EST POINT DE DÉSESPOIR

Il n'est point de désespoir si fort soit-il
qui ne trouve au carrefour sa mort à l'aube
et bien parce qu'il n'est point de désespoir
qui ne trouve au carrefour sa mort à l'aube
l'écho avec son œil mauvais
la langue saburrale
a bel et bien tort
de prendre
cet air entendu quelque part
et de répéter à tout venant tout vent
trop tard

trop tard

Car
l'écho que j'ai à l'œil
de vouloir se donner l'air
d'avoir l'œil mauvais
et la langue saburrale
ignore
que le désespoir est mort à l'aube

ELLE S'EN VINT

et s'en vint
d'Elle-même
et seule un soir
rôder un soir
autour de ma détresse
de chien tout fou
de chien tout-nu
de chien tout chien
chien de chien
chien
tout fou
tout nu

Ainsi

sans plus

naquit

le drame

NUL NE SE RAPPELLE AVOIR VU

Nul ne se rappelle avoir vu
nul se rappelle avoir vu d'une vie d'homme
l'amour attendre au soleil l'arme au pied
croquant d'impatience
des points d'interrogation à la file
des points d'interrogation à la file et en forme de petits
comme [fours
nul ne se rappelle avoir vu de mémoire d'homme
et à la nuit proche
la sentinelle en relève
livrer mal le mot de passe
pourtant si simple

*Mange ses meurtrissures
qui mange mieux que mangue mûre
mais mangue tombée*

blip

Il est vrai me direz-vous
et j'en conviens
qu'il n'en est pas de même du manguier qui se moque

de ce que nul se rappelle avoir vu de mémoire d'homme
l'amour attendre au soleil l'arme au pied
croquant d'impatience
des points d'interrogation à la file
des points d'interrogation à la file et en forme de petits
ou [fours
comme à la nuit proche
la sentinelle en relève
livrant mal le mot de passe
pourtant si simple

*Mange ses meurtrissures
qui mange mieux que mangue mûre
mais mangue tombée*

blip

COMME UN ROSAIRE
s'égrène
pour le repos
d'une âme
mes nuits
s'en vont par cinq
dans un silence
de monastère
hanté

IL NE FAIT PAS L'OMBRE D'UN DOUTE

Il ne fait pas l'ombre d'un doute
qu'une fois de plus la question
aura été bien mal posée
de savoir
quand

Et parce qu'il ne fait pas l'ombre d'un doute
qu'une fois de plus la question
aura été bien mal posée
de savoir
quand

il était à prévoir autant qu'à redouter
qu'Elle répondrait
quoi

à la question bien mal posée
de savoir
quand

Alors chien battu
penaud et coi
je me suis bien gardé
de demander

où

LES VAGISSEMENTS

du Petit-de-l'Homme
qui pourra étrangler à jamais
bombarder à la main
la tristesse
le dépit
la haine qui aime
la haine
et l'amour qui hait
l'amour

Vous arrive-t-il d'entendre
les vagissements
du Petit-de-l'Homme
qui pourra étrangler à jamais
bombarder à la main
la tristesse
le dépit
l'amour qui hait
la haine qui aime
de tristesse
de dépit

BOUCLEZ-LA

Bouclez —
la
muselez —
la
fermez —
la
vous toutes
avec
vos guilleris de moinesses
avec
vos gloussements
de nonnes refoulées
qui voulez l'être
souhaitez l'être
priez dieu pour l'être
de tout votre être

Bouclez-la
muselez-la
fermez-la

Un mot
un seul de plus
et je
et je vous

et je vous vi
et je vous vi-o-le
et je vous viole à la cousin germain D'CHIMBO
le ROUN'GOU
dont la terreur invisible
berçait à la nuit tombée
naguère encore
les filles impubères
de mon Pays

Paix-là
je dis bien paix-là
sur cette faim atroce
que j'ai d'Elle
de la seule Elle
et d'Elle seule

Paix-là
je dis
je redis paix-là
sur cette soif que j'ai d'Elle
Elle
mon lait de corossol qui lave
tout relent de nuit blanche

Paix-là
je dis
je redis paix-là
sur ce désir que j'ai d'Elle
Elle
mon Ile
de rose-Cayenne

D'AVOIR CRU UN INSTANT

un instant cru
à la main dégantée
à la main dégantée au printemps
au printemps né
né de la magie
de la magie du rythme
la meute édentée
scrofuleuse
et
borgne
a crié sus
à mon cœur de fou sans haine

POURQUOI

grands dieux
pourquoi pourquoi
faut-il que tout se chante
fût-ce
l'amour
à tout jamais soudain
d'une pureté d'albâtre

FOI DE MARRON

Foi de marron
non de marrons qui se mangent
de marrons qui réchauffent les mains roides
au carrefour des hivers soudain revenus

Foi de marron
de marron qui mange à sa faim
un boucané de lévrier que savaient si bien savourer
les boucaniers aux lévriers dressés lâchés contre la fièvre
[de nos pigments]

Foi de marron
et parole d'évangile
en vérité en vérité
je vous le dis à vous
à vous qui en savez plus long sur nous deux qui n'en
[espérons pas tant de vous]

chers frères et sœurs
cousins cousines
amis amies
je dis bien *amizamies*
et si le cœur vous en dit

je dis *mézamies*
avec un rien d'intonation
un rien d'inclination
un rien d'accent
un rien d'humour
un rien de sel
un de ces riens
si proprement
si pleinement
si gentiment
si joliment
si bellement
créoles

Mézamies
je ne dis pas *zami-zamies*
fermée à peine ouverte la parenthèse sur la chose
si proprement
si pleinement
si gentiment
si bellement créole que le soit le mot et non la chose
et Dieu nous garde
de toute tentation libidineuse
même créole

Foi de marron
il est faux de dire à ceux qui n'en savent rien
autant que vous qui en savez long sur nous deux qui n'en
il est faux de dire [espérons pas tant de vous
qu'ELLE les avait prises
par surprise]

un soir où je m'en étais allé
à la recherche de mon ombre égarée en quelque coin perdu
la veille de l'avant-veille de la seule veillée valable et vraie
de ma mort en série

ELLE

elle avait eu par devers elle à mon insu de temps immé-
les clefs de la clé du Royaume [moriaux

Et

parce qu'ELLE les avait eues
parce qu'ELLE avait eu par devers ELLE à mon insu de
les clefs de la clé du Royaume [temps immémoriaux
qu'elle n'avait nullement prises

par surprise

un soir où je m'en étais allé
à la recherche de mon ombre égarée en quelque coin perdu
la veille de l'avant-veille de la seule veillée valable et vraie
de ma mort en série

clefs en main

je l'ai vue un matin s'en aller

clefs en main

je l'ai vue s'en aller

sans la clé

PARDONNE À DIEU QUI SE REPENT

de m'avoir fait

une vie triste

une vie rude

une vie âpre

une vie dure

une vie

vide

car

à l'orée du Bois

sous lequel nous surprit

la nuit d'avant ma fugue afro-amérindienne

je t'avouerai sans fards

tout ce dont en silence

tu m'incrimines

D'OÙ VIENT QUE

D'où vient que non contente
d'avoir de l'Autre
les yeux
tu aies
parfois de l'Autre
les lèvres
d'un beau couleur de chair de sapotille
mûrie
cueillie
sur pied
et veloutée à souhait

D'où vient
d'où vient-il
que tu en aies
et les yeux
et les lèvres
et la couleur
et la chair de sapotille
dont la saveur en EXIL m'obsède tant

JE NE SAIS RIEN EN VÉRITÉ

rien de plus triste
de plus odieux
de plus affreux
de plus lugubre au monde
que d'entendre l'amour
à longueur de journée
se répétant à messe basse

Il était une fois
une femme vint
une femme vint à passer
dont les bras étaient chargés de roses

VOUS DONT LES RICANEMENTS

d'obscur couloir d'air
me donnent
la chair de poule

Vous dont le visage
bouffi rappelle
ce masque qu'empruntait souvent à plaisir
par delà les mornes agrestes
la lune
la lune de mon enfance sordide

Vous dont je sens le cœur
vous dont je sais le cœur
aussi vide
de
tendresse
que les puits de chez nous
d'eau
au dernier carême

Vous dont la présence
proche ou lointaine

énerve ma vie
comme la vieille folle du coin
mon premier sommeil

Vous dont le crime est d'en vouloir
à l'image qu'il m'a plu
d'avoir un matin
d'Elle

Vous dont les ricanements
vous dont le visage
vous dont le cœur
vous dont la présence
vous dont le crime

Et puis vous tous
enfin vous autres
saisirez-vous jamais un rien même
à ce poème
mon drame

*CONTRE NOTRE AMOUR
QUI NE VOULAIT RIEN D'AUTRE*

Contre notre amour qui ne voulait rien d'autre
que d'être beau comme un croissant de lune au beau mitan
[du Ciel à minuit

et pur comme le premier ris du nouveau-né
et vrai comme le verbe être
et fort comme la Mort d'où nous vient toute vie

Contre notre amour
qui rêvait de vivre à l'air libre
qui rêvait de vivre sa vie
de vivre une vie
qui ne fut
ni
honteuse
ni lépreuse
ni truquée
ni tronquée
ni traquée
ils ont invoqué NOE
et NOE en appela à SEM
et SEM en appela à JAPHET
et JAPHET s'en remit à NOE

et NOE en appela à MATHUSALEM
alors MATHUSALEM ressortit de l'arsenal
tous les oripeaux
tous les tabous
tous les interdits en fanal rouge

*Attention
Ici Danger
Déviation
Chasse gardée
Terrain privé
Domaine réservé
Défense d'entrer
Ni chiens ni nègre sur le gazon*

IL N'EN ÉTAIT RIEN

Il n'en était rien
que déjà tu me disais
ta peur
ta grand'peur
de poursuivre
le remous de la nuit première
et surtout le grand tohu-bohu
de la nuit seconde
ébranlés enfin tes sens
et levé à jamais l'interdit du fruit défendu

JE TE VOIS

Je te vois
je te sens
je te veux en tailleur gris
et pourquoi diable mon dieu en tailleur gris
et non plus marron comme tes yeux qui semblaient
parfois invoquer dieu
parfois le diable
jusqu'à ce qu'ils eussent enfin
soumis les miens que tu m'auras souvent dit
toi qui incarnes le diable en diable
être à la fois et ceux de dieu
et ceux du diable

PAR LA FENÊTRE OUVERTE À DEMI

sur mon dédain du monde
une brise montait
parfumée au stéphanotis
tandis que tu tirais à TOI
tout le rideau

Telle
je te vois
te reverrai toujours
tirant à toi
tout le rideau du poème
où
Dieu que tu es belle
mais longue à être nue

PAS D'OMBRES

Pas d'ombres
surtout chinoises
j'entends
j'entends rester seul et
maître
de la rade
seul maître du navire en rade
qui tangué et tangué et tangué
qui danse et danse et danse au Lazaret de mon cœur en
[quarantaine
pareil à celui du Christ écrivant sur le sable
ton nom aux ailes d'or

DÉSIR D'ENFANT MALADE

d'avoir été
trop tôt sevré du lait pur
de la seule vraie tendresse
j'aurais donné
une pleine vie d'homme
pour te sentir
te sentir près
près de moi
de moi seul
seul
toujours près
de moi seul
toujours belle
comme tu sais
tu sais si bien
l'être toujours
après avoir pleuré

TOUTE LA PEINE

Toute la peine
au poids de l'eau que portent
les femmes frêles
de l'Issa-Ber
je l'ai lue en tes yeux
qui n'avaient d'yeux
que pour la peine
au poids de l'eau
qu'à l'épaule portent
les femmes frêles
de l'Issa-Ber

AVEC UN RIEN MÊME DE DÉDAIN
dans le regard ouvert de stupeur
la lune
jaune
ronde
et
belle
semble dire à voix basse
en auront-ils bientôt fini les fous
de mitrailler le Ciel
de s'en prendre aux étoiles
de tonner sans vergogne
contre ces nuits
où j'eusse aimé
dormir
dormir un seul
et long souïl
d'homme ivre
et rêver
rêver encore
tout à l'aise encore
d'ELLE

DEPUIS QUE TE VOICI

Depuis que te voici
sous
verre
comme jamais ne peut dire
s'être à ses yeux
jamais vue aucune autre
si gentiment mise
si tendrement tenue
si jalousement gardée

Depuis
depuis vois-tu
seulement je réalise et sais
tout le prix de l'amour
de mon amour pour toi
mon amour

SOUDAIN D'UNE CRUAUTÉ FEINTE

tu m'as dit d'une voix de regrets faite
tu m'as dit en me quittant hier
tu m'as dit ne pas pouvoir me voir
avant dix à treize jours

Pourquoi treize
et pas quinze
et pas vingt
et pas trente

Pourquoi treize
et pas douze
et pas dix
et pas huit
et pas six
et pas quatre
et pas deux

Pourquoi pas demain
la main dans la main
la main sur le tien
la main sur le mien
la main sur le cœur
de mon cœur qui s'inquiète
et qui déjà redoute
d'avoir un beau jour
à t'attendre en vain

QUI POURRAIT DIRE

Qui pourrait dire
si ce n'est mort-né
l'autre moi-même

Qui pourrait dire
qu'en ce jour anniversaire
j'eusse à célébrer l'absence
de toi mon double

Qui pourrait dire
si ce n'est toi
autre moi-même
réincarné mon double
mort-né

Qui pourrait dire si ce n'est toi dire
tout le regret mis dans le choix des mots
accompagnant des roses rouges
pour tuer la solitude
lasse de voir l'aube
se refuser à blanchir le jour nouveau

TOUTE À CE BESOIN D'ÉVASION

enfin satisfait
après avoir des mois durant
si habilement
su le cacher

Toute à la joie folle
de te donner nue
de te donner toute
au soleil dru
d'Août

Toute à l'illusion
d'être
enfin libérée
d'un amour qui te pèse à la longue

Toute enfin à cette Côte d'Azur
pas trop tôt recouverte
pas trop tôt retrouvée
et à laquelle
maintenant t'attachent
des instants de bonheur à t'en croire incarnel

Toute à ton besoin
toute à ta joie
toute à l'illusion
toute à cette Côte d'Azur
toute enfin à toi-même
et seule
et folle
de te donner nue
de te donner toute
au soleil dru
d'Août

Mais rien
mais encore rien
mais encore toujours rien
et rien à mon casier d'hôtel
si ce n'est
pauvre pendu
la clef qui se balance
la clef qui s'en balance

SI DEPUIS PEU

Si
 depuis
 peu
je trouve à ta larme en détresse
le goût âcre de l'eau de sang-mêlé des TROIS FLEUVES
c'est qu'il est midi pour deux
midi qui ne connaît ni angélus ni crépuscule
midi qui se rit d'avant
midi qui se rit d'après
midi vieux de tant de midis
midi qui échappe à sa propre ombre
midi qui ramène à soi la pirogue aux deux pagayes créoles
midi qui la ramène sur la digue dominant de haut et de loin
l'eau de sang-mêlé des TROIS FLEUVES
dont ta larme en détresse a depuis peu
ce goût âcre
que je lui trouve
lui trouverai
aussi longtemps que ne serai point seul
à danser au soleil
debout dans ma triple fierté de sang-mêlé

TU M'AS BEL ET BIEN DIT

Tu m'as dit bel et bien dit
ne plus
ne plus vouloir
ne plus vouloir être *ma chose*
pour l'avoir été
pour l'avoir été l'avoir été si peu
si peu
au point que le Ciel qui s'aime en son miroir
en est venu lui-même à s'interroger de doute

A mon tour
A mon tour de dire
toujours
toujours tu seras *ma chose*
quand bien même
tu croirais
tu croirais pouvoir dire
bel et bien dire
l'avoir été
l'avoir été si peu si peu

Car las de s'interroger de doute
le Ciel qui s'aime tant en son miroir en est venu à prophétiser
à tout vent

 Quoique tu fasses

où que tu sois
quoique tu veuilles
et surtout
quoique l'on dise
quoique l'on fasse
quoique l'on veuille
et dise
et fasse
et veuille
tu seras *ma chose*

Car fut-il nazaréen et nègre de surcroît
mon Dieu mien dont nul être au monde
n'eût à porter la Croix

Mon Dieu mien qui de mémoire mienne
jamais ne fut traqué
jamais persiflé
jamais hué
ni
cru
 ci
 fié
pour avoir à la passion
aimé à la fois
Marthe
Marie-Magdeleine
et Véronique

Mon Dieu mien
magnifié en tout ce qui vibre
magnifié en tout ce qui vit

Mon Dieu mien
que l'on invoque
non pas à genoux
les yeux faussement baissés
les mains menteusement jointes

Mon Dieu mien
que l'on invoque
dans la joie de l'amour
dans l'amour de la joie
dans l'amour de la vie
dans la vie de l'amour

Mon Dieu mien
qui se rit
de l'encens et des ors
et qui se rit
de cette grande liturgie de mots

Mon Dieu mien
dont le corps ni le sang
ne sont à prendre à jeun
en hostie blanche
en vin de messe

Mon Dieu mien
n'en prie pas moins
pour que vive l'amour
pour que vive notre amour

TU NE SAURAS JAMAIS COMBIEN

depuis depuis
je la sens
sur mon cœur
s'appesantir
ta tête
ta tête
que mes mains
seraient maintenant
mal venues
à chérir
depuis depuis

TOUJOURS TU VIENDRAS

Toujours tu viendras
comme tu es venue
quand bien même
je serais
à l'autre bout du Monde
toujours tu viendras
comme tu es venue
chasser la fièvre
de mon front brûlant
de tes mains
qui fleurissent le jasmin
mais combien moites
d'effroi

.....
Quand bien même je serais au bout du Monde
toujours tu viendras
passée la ligne

QUAND MALGRÉ MOI

bien malgré moi je pense
qu'au bras d'un autre
tu dors
alors
ma tête entre mes mains brûlantes
alors mon cœur mon cœur
mon cœur malade
alors seulement je réalise
l'horreur
la pleine horreur
la laideur
toute la laideur
d'une vie étrange et mienne
murs bleus
murs nus
murs blancs d'hôtel gris
murs nus d'hôtel gris
qu'emplit l'écœurement
d'un éreintant tic-tac
mais
qu'importe
puisque
malgré bien malgré moi je pense qu'au bras d'un autre
tu dors comme
comme heureuse et calme
l'eau
dort

INSTALLÉE

Installée depuis peu
de plain-pied dans la mort de l'amour
la vie
louche à l'aise
tantôt à la Seine
tantôt aux ciels de lit
tantôt à un grand bain de sang
tantôt au premier grand bois venu
tantôt à l'autobus pressé d'en finir au passage
tantôt à quelque poudre ou arme blanche comme la Mort

TOUJOURS CES MOTS

toujours les mêmes
dont il ne semble pas
qu'elle ait encore
jamais
saisi sur l'heure
toute
l'inutile
cruauté

N'EN FAISONS RIEN

N'en faisons rien
mais rien
et rien
veux-tu

Il ne servirait de rien
il ne servirait à rien
à rien de rien
de prendre à témoin le Ciel
témoin de ce que nous ayons
l'un et l'autre
d'un seul et même cœur
par trop léger
précipité le temps mort qui tardait à venir

AIMER TOUT COMME HIER

que sans frapper
elle ouvre
entre
comme
jamais personne
d'autre

c'est encore attendre
des heures
de longues heures
en sifflotant
toujours le même air de fou
debout
contre la vitre embuée
où montent
le bruit lourd
l'odeur du jour qui va finir

A VOULOIR SONDER DE PRÈS LA NUIT

A vouloir sonder de près la nuit de son désarroi
ou de sa vérité
un fou ricane
de nous voir
nous savoir
parvenus avant terme
au pied de la Muraille de Chine

Et la nuit
la nuit du fou qui ricane en écho
de se voir sonder de près
hurle au fou
et son désarroi
et sa vérité
terminal
terminus
terminée
la comédie à quatre

Pour une tapisserie de Jacques Lagrange

ET MAINTENANT

maintenant vois-tu
maintenant vois-tu que les étoiles
en sont venues à filer
à un vrai train de chauffard

Inutile d'implorer

l'existence de Dieu
se fait plus que jamais
problématique

passé minuit
minuit passé
passé minuit

Inutile d'insister

Radio-Radio
n'émettra

ni
le Boléro
ni
les Ballets russes

Du geste large de semeur

*Inutile à distance
d'empoisonner la Mer
la pieuvre invulnérable
renaît toujours d'elle-même*

Entre nous
pas de cadavres

*Inutile d'évoquer
la tendresse
des élans
de Naguère*

Et surtout
une fois pour toutes
tiens-le pour dit
de bon
tiens-le toi pour dit
de vrai
tiens-le pour dit
de sûr
et ceci toujours toujours
entre guillemets

AVANT LA NOCE ON AFFÛTE LES COUTEAUX

Inutile
de vouloir après-coup
de vouloir à tout coup
de vouloir à tout prix
soulever à tout prix le MONDE

Le Monde a vois-tu
bien d'autres choses en tête
que de s'attendrir sur un fruit mûr piqué des vers
sur des amours frappées à l'origine à mort du doute amer

TANDIS QU'IL AGONISE
sans peur
sans prêtre
plus blanc que drap
plus essoufflé qu'un train qui entre en gare
d'un fabuleux parcours
l'amour râle un poème
comme d'autres
confient un dernier acte

Et
d'eux-mêmes
les vers
s'inscrivent
au fronton du mausolée marmoréen
debout à l'image agrandie
de ce qui fut
au rythme d'une nuit
afro-cubaine

PARCE QUE LA COMÉDIE

Parce que la comédie
qui veut que deux et deux fassent
non pas quatre
mais bel et bien trois
tandis que sur la scène au rideau blanc baissé
se déroule
le drame de diaconesses
luttant bouche à bouche avec la mort de l'un des trois
à jamais seul
il ne pouvait venir
même à vol d'oiseau-mouche
ni arums
ni poinsettias
qui font de l'avenue menant de Pétionville à Kenscoff une
[vallée frileuse

Il n'est venu
ni arums
ni poinsettias
mais il est venu à Reuilly
dans le clair obscur de septembre drapé en diaconesses
luttant bouche à bouche avec la Mort de l'un des trois à
à jamais seul [jamais
il est venu comme naguère à Clamart
il est venu une gerbe de roses rouges
puis
une brassée de primevères

*JE PENSE AU SALUT DE L'AMOUR
DANS LA FUITE*

loin de matins à poubelles
loin de crachats gelés l'hiver
loin d'un soleil de confection
toujours prêt à porter la Mort
loin de matins tendus
à la belle charité chrétienne
loin de tant
et tant de visages de haine
loin de nuages
que nul ne voit s'amonceler
et qui menacent de rompre soudain
le charme de tant de tête-à-tête
endimanchés
joyeux de l'être

QUAND BIEN MÊME

Quand bien même
je t'aimerais mal
en est-ce bien sûr
au point d'en avoir mal
pour sûr
tu sais bien que je t'aime
c'est sûr
au point d'en avoir mal
pour sûr
de t'aimer mal
en est-ce bien sûr
toi qui m'aimes
toi qui m'aimes mal
c'est sûr

TROIS ANS DÉJÀ

farouchement hostile
à tout élan
au moindre épanchement
le cœur n'a plus qu'à se complaire
dans le dur et rude et calme
regret des jours
qu'il eût mieux valu
n'avoir
jamais d'une vie d'homme
vu luire

JEU DE MOTS

Jeu de mots
que de se prétendre attachée
comme elle se dit l'être

Jeu de mots
que de se prétendre
que se dire attachée
autrement qu'à l'un des quatre pieds
du lit breton de nos ébats

Jeu
jeu de mots
que de croire
un seul instant
l'amour bleui à point sans martinet

LA MORT DONT JE RÊVE

La mort dont je rêve
la mort dont je rêve tant et tant
et qui rêve elle-même
tant et tant
d'elle-même
à partir du cauchemar
de mes rêves
est déjà mienne
aussi vrai qu'est tien
le droit de survivre à la mort
dont je rêve
tant
et
tant

PARCE QU'UNE JOUE

Parce qu'une joue
en appelle une autre
voici que contre
la mienne
ta joue est là
pour que l'une
et l'autre
en oublient
et pardonnent
toute inutile
violence

IL N'EST PAS DE MIDI QUI TIENNE

et parce qu'il n'a plus vingt ans
mon cœur
ni la dent dure
de petite vieille

pas de midi qui tienne

je l'ouvrirai

pas de midi qui tienne

je l'ouvrirai

pas de midi qui tienne

j'ouvrirai

pas de midi qui tienne

j'ouvrirai la fenêtre

pas de midi qui tienne

j'ouvrirai la fenêtre au printemps

pas de midi qui tienne

j'ouvrirai la fenêtre au printemps que je veux éternel

pas de midi qui tienne

POUR TOI ET MOI

Pour toi et moi
qui ne faisons l'un et l'autre
qu'un seul pris hier encore
au jeu du nœud coulant
à moins que ce ne fût
au nœud coulant du jeu
ou encore au jeu coulant du nœud
voici que chante pour nous deux
la rengaine de l'un sans l'autre
tous deux désormais dos à dos

Dos à dos je ne
dos à dos tu ne
dos à dos je ne sais
dos à dos tu ne sais
je ne
tu ne
nous
nous ne savons l'un l'autre
plus rien de l'un
plus rien de l'autre
si ce n'est ce grand besoin que nous avons l'un l'autre
de ne plus rien savoir de l'un de l'autre
défait

dé-lié
dé-noué
le jeu coulant du nœud
le nœud coulant du jeu
le jeu du nœud coulant

MALGRÉ LES SARCASMES DES UNS

malgré l'indulgence des autres
et au grand dam des uns
et au grand dam des autres
plaise à mon cœur
mis un instant à nu
d'afficher sur les murs
et autres lieux de la Ville
de crier à tue-tête
sur les toits de la Ville
A BAS TOUT
VIVE RIEN

De quoi les uns
de quoi les autres
de quoi les uns les autres
auraient-ils l'air avec
avec tous leurs sarcasmes
avec
avec leur indulgence

SANG SATISFAIT DU SENS ANCIEN DU DIT

Sang satisfait du sens ancien du dit
sang du sang de ton sang de pur sang
sang qui ne s'ignore
sang qui se relève
sang qui se dresse
sang qui se redresse
sang qui se rebelle
sang qui se rebiffe
sang qui se révolte
sang qui se cabre
sang qui regimbe
dans sa fierté blessée

Eau

Eau du Ciel déversée sur le Fleuve
où s'en vint échouer
à l'âge amérindien du Monde
Celle dont tu sais
à souhait
restituer l'image

Parce que tu es sang
parce que je suis Eau
est-il à ce point vrai
que l'amour puisse à satiété

en souvenir de nos enfances communes et une
se répéter pour soi et soi seul
la romance du sang
du sang plus riche que l'eau
du sang plus beau que l'eau
du sang plus épais que l'eau

Parce que tu es sang
sang du sang de ton sang
bon sang
de pur sang

Parce que je suis eau
eau du ciel à torrent déversée sur le Fleuve
d'où te vient ce long cri d'alarme
je me sens soudain seul
emmuré vif dans l'angoisse
de la mort silencieuse
de mes nuits d'insomnie
tirillées de remords

Au pied de ton pardon
je dis ni sang ni eau
mais sang et eaux mêlées
car tous deux confondus
nous ne sommes
qu'une même somme
qu'un seul et même sang

TANT DE VIES

Tant de vies
Tant de vies en une seule
gâchées

Tant d'assiettes
tant d'assiettes
échouées
sous l'évier du drame
que l'homme fut seul à porter
à l'origine de toutes choses
dans le faux jour
dans le faux jour de la dernière invite

JAMAIS PLUS JAMAIS

jamais plus une après-midi chaude sur deux
d'illusions
de rêves
la pâle angoisse
la folle inquiétude
n'auront à se ronger les ongles
d'attendre à la fenêtre qui regardait d'un œil vague
le gazon incliné du jardin sur lequel deux chères choses
[pépiaient si tendrement l'amour

Car
jamais plus jamais
jamais plus
une après-midi chaude sur deux
d'illusion
de rêves
la pâle angoisse
la folle inquiétude à se ronger les ongles
d'attendre à la fenêtre
qui regardait d'un œil vague
le gazon incliné du jardin sur lequel deux chères choses
ne verront plus jamais [pépiaient si tendrement l'amour
jamais plus s'en venir le doux sourire des roses rouges

IL N'EST PLUS BEL HOMMAGE

Il n'est plus bel hommage
à tout ce passé
à la fois simple
et composé
que la tendresse
l'infinie tendresse
qui entend lui survivre

CITEZ-M'EN

Citez-m'en
citez-m'en un
citez-m'en un
un seul de rêve
qui soit allé
qui soit allé
jusqu'au bout du sien propre

POSTFACE

Né à Cayenne en mars 1912, le métis Léon Gontran Damas appréhende très jeune la diversité culturelle d'un Bassin caraïbe en convulsions tant y est criante la ségrégation raciale: condisciple d'Aimé Césaire au lycée Schœlcher, le Guyanais – martiniquais par sa mère – perpétue à chaque congé scolaire un voyage initiatique rythmé par les escales du paquebot qui relie l'île aux fleurs – La Martinique – à sa terre natale. Au collège de Meaux, peu après, l'adolescent noir partage son goût prononcé pour la littérature avec un élève d'origine russe, le poète Adrian Miatlev, arrière-petit-fils d'Ivan Petrovitch – auteur d'une épopée burlesque, *Le Voyage en Europe de Madame Kourdukoff*. Adrian devient l'ami du créole guyanais, comme son bisaïeul jadis l'avait été du grand métis Alexandre Pouchkine. Grâce aux relations mondaines du frère d'Adrian, les deux écorchés de Meaux ont connaissance des cercles parisiens, des mouvements littéraires et des poètes du *Grand Jeu* – jeunes surréalistes dont la recherche d'une métaphysique de l'action provoquera le courroux d'André Breton.

Riche de ses pérégrinations scolaires, Damas s'inscrit à la Faculté de Droit de Paris. La famille ambitionne pour son dernier né une brillante carrière, multiplie ses propositions :

avocat, notaire, officier, gouverneur des colonies. Mais le refus du jeune homme se fait tout aussi catégorique que la réaction de parents bien décidés à lui couper les vivres pour qu'il daigne suivre *la ligne* et abandonner définitivement sa vie de bohème dans le Paris de l'entre-deux-guerres : la rupture est prononcée. Damas est de toutes les fêtes en compagnie d'un voisin d'hôtel, un chroniqueur noir américain qui dresse d'hétéroclites inventaires sur les trépidations de la vie mondaine sans négliger les soirées de Montparnasse et les excentricités de la boîte de Brick Trop ; un chroniqueur et non des moindres, si l'on croit cette réflexion de l'écrivain Claude McKay qui, en juillet 1929, se félicitait auprès d'un ami, d'avoir séduit la plupart des membres de l'intelligentsia noire de Paris : *Tous sauf un, le plus important*², J. A. Rogers, mentor de l'étudiant guyanais.

Toutefois, cette vie de « Tizozo » – *morceau d'humour grillé à point*³ – a un coût amer, et Damas survit en multipliant les petits boulots à l'instar de ses amis. Michel Leiris se souvient avoir rencontré, vers 1928, Miguel Angel Asturias et Damas chez Robert Desnos : *Comment nous vivions à cette époque-là ? s'interroge Alejo Carpentier. On a crevé de faim de 1930 à 1932. Les répercussions de la crise ont été affreuses. On vivait de petits articles dans des journaux qui s'évanouissaient les uns après les autres. [...] On avait des chaussures dans un état horrible, les semelles trouées, avec du carton à l'intérieur. On dit que c'étaient les années folles, mais pour qui ? Le plus fort, c'est que les gens venaient du monde entier crever de faim à Montparnasse*⁴.

En *Paris-Nombri-du-Monde*⁵, le Guyanais trouve sa voie et forge son identité d'écrivain : il entreprend des « études spéculatives » auprès des professeurs Marcel

Mauss et Paul Rivet, tout en se formant au journalisme sous la protection de Lucien Vogel, magnat de la presse française. Sa participation aux revues noires de l'époque n'est pas étrangère à ses choix audacieux. En décembre 1931, *La Revue du Monde noir*⁶ annonce une revue de presse signée Léon Damas ; puis, l'étudiant distribue à Montparnasse l'unique parution de *Légitime Défense*, une revue créée par son ami martiniquais, Étienne Léro ; il faut encore compter avec lui pour la petite révolution opérée sur un bulletin associatif : *L'Étudiant martiniquais* devient un *journal corporatif et de combat avec pour objectif la fin de la tribalisation, du système clanique en vigueur au Quartier Latin. On cessait – rappelle Damas – d'être un étudiant essentiellement martiniquais, guadeloupéen, guyanais, africain, malgache, pour n'être plus qu'un seul et même étudiant noir. Terminée la vie en vase clos*⁷. Le jeune homme est *peu complexé du seul fait [qu'il soit] un Guyanais. Mes meilleurs amis, précise-t-il, ont toujours été des métropolitains, des gens de toutes races et ce n'est pas pour rien que... un peu grâce à moi la voie aura été ouverte d'une collaboration entre les Intellectuels Nègres et les Métropolitains. [...] je me sentais à l'aise pour aller aux uns et aux autres. Mais dans le même temps j'étais le privilégié dans les salons littéraires métropolitains. Je n'ai jamais personnellement souffert mais j'ai pris position*⁸. En effet, Damas qui tient à sa qualité de nègre, ne connaîtra pas dans le milieu éditorial les affres d'Aimé Césaire, son nom étant associé aux revues culturelles de la métropole.

Douée d'un pouvoir de fécondation et de diffusion, la revue définit par son style, le choix de ses textes et sa fabrication, un esprit qui modèle un public « d'habités ». Prenant davantage de risques que les maisons d'édition,

elle remplit plus que jamais, en période de crise, une fonction sociale en contribuant activement à la découverte d'écrivains novateurs, à la circulation de leurs textes par-delà les frontières linguistiques et culturelles. Composantes d'une gauche pluraliste française, les revues qui délivrent le message du Nègre Damas, optent chacune pour les poèmes correspondant le mieux à leur « esprit ».

La première à relever ce défi est dirigée par le philosophe Emmanuel Mounier. Doctrinaire et polémiste à l'origine, l'équipe d'*Esprit* s'entend à dénoncer les *sociétés gouvernées et fonctionnant comme des maisons de commerce, les économies qui s'épuisent pour adapter l'homme à la machine et ne tirer de l'effort de l'homme que de l'or*⁹; un engagement collectif pour *soulager la misère, la prévenir et poursuivre le mal jusque dans ces structures mêmes*. Après avoir publié la poésie d'Adrian Miatlev, cette équipe propose aux lecteurs cinq poèmes¹⁰ de Damas, exempts de sentimentalisme et d'exotisme, qui stigmatisent une civilisation occidentale imbue d'elle-même et l'assimilation imposée à l'homme noir : « Solde », « Réalité », « La complainte du nègre », « Un clochard m'a demandé dix sous » et « Cayenne 1927 », texte dédié à la mémoire de Q. M. L'identité du dédicataire, dont les initiales sont corrigées dans *Pigments*, ne sera révélée qu'en 1967 : à la mémoire d'un ami, Georges Mizaine, en souvenir des temps où deux voix – « deux citrons pressés » exilés en la Capitale – *désiraient ardemment croire en un autre monde et s'élevaient contre la servilité*¹¹. Le numéro d'*Esprit* paraît en 1934, une année charnière : depuis l'incendie du Reichstag, le chancelier Hitler a tous les pouvoirs en Allemagne ; constatant que la menace fasciste n'épargne pas une République française dans la tourmente, la Gauche se mobilise, monte au front – un front populaire qui, deux ans plus tard, portera au gouvernement l'espoir d'un monde meilleur.

En mars 1936, c'est aux *Cahiers du Sud* que revient la publication de quatre poèmes dédiés au Guadeloupéen Richard Danglemont. Directeur de *Fortunio*, Marcel Pagnol a constitué l'équipe des *Cahiers* en s'assurant la participation de nouveaux collaborateurs – Paul Éluard, André Gaillard, Joë Bousquet et le groupe du *Grand Jeu*. L'agence générale de la revue n'est autre que l'éditeur José Corti, un Corse intimement lié au devenir surréaliste qui publiera en 1938 le documentaire du journaliste Damas, *Retour de Guyane*¹². L'essor de cette revue provinciale est prodigieux puisqu'elle devient l'une des rares revues littéraires pouvant rivaliser avec la *Nouvelle Revue française*. Illustrant une littérature à la recherche d'une identité – l'identité méditerranéenne –, les *Cahiers* accueillent régulièrement des écrivains d'outre-mer : le Malgache J. I. Rabearivelo, le Guatémaltèque Miguel Angel Asturias, le Cubain Alejo Carpentier, la métisse cambodgienne Makhali Phal et, bien sûr, le jeune Guyanais qui *se sen[t] prêt à écumier toujours de rage [...] contre ce qui l'empêche à jamais d'être un homme*. Marseille qui accueille une exposition coloniale en cette année 1936, révèle volontiers la double réalité existentielle de l'homme noir suggérée par « Rappel », « Pareille à ma légende », « Si souvent », « Et les sabots »¹³, des poèmes de Damas – une voix d'outre-mer qui ne pouvait laisser indifférents les intellectuels de la diaspora noire, fort nombreux en la ville cosmopolite, porte méditerranéenne ouverte sur le continent africain.

Cet engagement enchante une autre équipe, celle de Luc Decaunes, gendre de Paul Éluard. Sensible aux ailes gauchistes du PC et de la SFIO, *Soutes*, « revue de culture révolutionnaire internationale » diffuse des textes littéraires inédits et allie son esthétique au surréalisme : *les poètes de Soutes écrivent comme on frappe. Chaque poème veut être une fronde. [...] les poètes sont des battements de cœur. Les*

poètes sont des mitrailleuses. Leur plus fidèle collaborateur est sans conteste Jacques Prévert dont les *Paroles* ne sont pas encore publiées. Révolutionnaires, les volumes de la revue sont principalement vendus dans les fêtes populaires, les meetings et sur les lieux de grève. Aussi quand la France, peu affectée par la guerre civile espagnole, s'apprête à commémorer la prise de la Bastille dans l'euphorie des congés payés, l'équipe de *Soutes* célèbre-t-elle à sa manière la fête nationale en rassemblant pour son numéro de juillet, un article sur l'anarchie, des poèmes de Damas, la « Grasse matinée » de Jacques Prévert et « Nous Nègres du Suriname » (le manifeste d'un chef du Parti communiste de la Guyane hollandaise). Contrairement à *Esprit*, la revue de Luc Decaunes ne commente pas la poésie, la publication garantissant à elle seule sa qualité. Damas peut y exprimer librement sa révolte portée par un « Fragment » (première version du poème « Ils sont venus ce soir ») et « Save Our Souls¹⁴ » : deux poèmes invitant le lecteur à réagir contre les réalités menaçantes de l'Histoire – passée, présente et à venir. Cette collaboration à *Soutes* explique la connaissance que Damas a des poèmes de Jacques Prévert qu'il n'eut jamais l'occasion de rencontrer chez Youki et Robert Desnos ; une connaissance inscrite dans *Retour de Guyane*, par la citation d'un vers du « Temps des noyaux¹⁵ ».

Parce que les revues littéraires sont un tremplin idéal pour les auteurs en quête d'éditeur, elles faciliteront les démarches de l'écrivain guyanais dont deux œuvres majeures seront publiées avant guerre. José Corti acceptera son documentaire, et Guy Lévis Mano, sa poésie. Ce dernier, poète typographe et homme de gauche, accueille régulièrement dans son havre de la rue Huygens, peintres, graveurs et poètes – Breton, Éluard, Soupault, Prévert et

Leiris. La crise économique n'altère pas ses projets éditoriaux, et la poésie, bien que réduite à compte d'auteur, conserve son *artisan* qui sait si bien considérer chaque livre comme une individualité pour lui fournir fidèlement sa propre personnalité. L'initiative de Guy Lévis Mano doit être d'autant plus saluée que l'édition française, qui accorde volontiers ses faveurs aux artistes noirs étrangers, est à cette époque peu encline à recevoir les protestataires noirs francophones, par respect dû aux « autorités de l'État ».

Le 3 juin 1936 – soit un mois avant la parution du numéro de *Soutes* –, l'éditeur typographe établit un contrat au poète. La promotion du futur recueil est assurée dès mars 1937 par les *Cahiers G. L. M.* qui offrent une nouvelle version de « Pareille à ma légende » et un inédit, « Savoir-vivre ». Pour la première fois, l'écrivain signe de ses initiales, « L. G. Damas ». Né Léon Gontran, il rend implicitement hommage à deux êtres chers confondus en un seul prénom, Gabrielle : une sœur jumelle décédée en bas âge et une mère adoptive disparue *un jour de juin/qui finissait*¹⁶.

Le 17 mars 1937, le contrat est retourné à l'éditeur : *Mr Léon Damas cède aux éditions G. L. M. le droit exclusif d'imprimer, de publier et de vendre, un recueil dont il est l'auteur intitulé : Névralgies. [...] Le recueil sera illustré d'un frontispice*. Imprimé le 20 avril 1937, *Pigments* – et non *Névralgies* – paraît avec une préface de son ami Robert Desnos et un bois gravé de Franz Masereel, l'un des plus brillants rénovateurs occidentaux de la xylographie, producteur d'images sociales et politiques¹⁷. Six jours avant le bombardement de Guernica par les forces allemandes, le poète noir, âgé de vingt-cinq ans, qui use de sa plume comme d'un *beau poignard malais* contre le système colonialiste et les idéologies fascistes, voit son premier recueil de poésie imprimé par les presses d'une grande personnalité de l'édition française.

Ce qui revient au fil d'une œuvre peut être défini comme ce qui ne peut pas ne pas revenir. D'ordre pulsionnel, pathologique, la récurrence est une figure-clé de la poétique du sujet qui constitue le texte en symptôme. À la lecture de l'œuvre de Damas, se découvre le retour entêtant d'un terme médical, la « Névralgie ». Et quand bien même le poète lâche le mot/un signe, l'organique, lui, prévaut toujours. Ainsi par substitution, le *pigment*, nom attribué aux diverses substances colorantes qui imprègnent les tissus organiques, ancre irrémédiablement la poésie de Damas dans sa réalité d'homme noir – une poésie où, par-delà un jeu paronymique, douleur et couleur sont intimement associées pour fustiger un monde en proie au racisme et à l'exclusion. Les *pigments* s'inscrivent sur la page blanche d'un poète dont le rire est fait pour repousser le spectre des *lévriers traquant le marronnage*¹⁸ – *meute de chiens dressés au flair de ses pigments*¹⁹, *lévriers dressés lâchés contre la fièvre de nos pigments*²⁰.

La récurrence du vocable « névralgie » est plus complexe : un travail de réécriture en renforce la signifiante symptomatique. Avec *Esprit*, « la plainte du nègre » – errant – affichait déjà la « douleur affreuse »²¹ de l'artiste en un vers-clé : *la liberté m'est une névralgie*. Quant au recueil *Pigments*, il ne se détache que partiellement de cette *névralgie* obsessionnelle, car si ce vers de la « plainte » s'y trouve modifié, un poème de veine surréaliste en développe le thème, la « Névralgie » succédant alors explicitement au poème « Obsession ». Ce *spectacle atroce/de la douleur profonde* imprègne encore le magnifique poème *Black-Label*, édité en 1956 dans la collection « Blanche »²² des éditions Gallimard. Mais à la réédition de *Pigments* (1962), Damas supprime définitivement le vers névralgique de « La plainte du nègre », bien décidé enfin à assumer

la composition du recueil *Névralgies*. Une gestation annoncée en décembre 1960 par *Le Journal des poètes* qui publie l'inédit « pour Chrys²³ » (un poème alors inédit) et « Toute à son besoin d'évasion », extrait de *Graffiti*²⁴. Sous les « Soleils de l'Indépendance », en une période trouble, empreinte de reconnaissance et de critique, d'espoir et d'appréhension, le poète conçoit son volume qu'il désire offrir au grand rendez-vous fraternel de Dakar : la « Nouvelle Somme de poésie du monde noir²⁵ », présentée au festival des arts nègres, n'omettra pas ces *Névralgies* enrichies de *Graffiti*.

Poète de la spontanéité, Damas n'en procède pas moins à une réécriture de ses textes puisque la poésie est vie, et que la vie est mouvement. Le vocable, le phrasé ou encore la composition des strophes correspondent aux temps successifs d'une existence d'écroulé vif ; des structures à la simplicité toute relative. Par cette réédition, nous avons souhaité respecter au mieux la liberté du verbe et des maux, en rectifiant des coquilles d'impression – voire en en préservant. Le lecteur pourrait s'étonner de lire ainsi orthographié le verbe « s'époumonner²⁶ ». Mais notre parti pris fut de conserver l'inexactitude pour souligner la volonté – voire la négligence – d'un artiste.

Que dire enfin de cette combinaison de *Pigments* et de *Névralgies* – souhaitée par l'écrivain en 1972 – si ce n'est qu'elle délivre un message « d'amours frappées à l'origine du doute amer ». Cette névralgie dépasse le simple stade de la nostalgie et de la mélancolie, si chères à la tradition littéraire. Cette névralgie est LIBERTÉ. Cette poésie, un chant d'amour. Et à l'écoute d'un *Monde* qui a *bien d'autres choses en tête/que de s'attendrir sur un fruit mûr piqué des vers*, le poète – alors professeur de littérature aux États-Unis – persistait à œuvrer pour une meilleure com-

préhension entre les peuples : *Je pense, déclarait-il, que la jeunesse américaine, aussi blanche que noire, soulève les mêmes problèmes que la jeunesse partout dans le monde. [...] il faut satisfaire les aspirations de la jeunesse qui ne veut plus de guerre, qui ne veut plus que l'on dilapide les ressources à des fins qui n'en valent pas la peine. C'est très beau d'aller dans la lune, mais encore faut-il que sur terre on ne néglige pas les choses qui sont vitales. Il est temps que l'humanité se mette enfin à construire un monde qui devrait exister depuis longtemps*²⁷. Paroles à méditer sur ce chemin de Damas : *Le monde entier est en effet anxieux de voir le temps du mépris céder le pas à celui de l'entente, pour que l'amour enfin triomphe de la haine*²⁸.

Sandrine Poujols

1. Demeurée fort populaire en U.R.S.S., cette œuvre majeure du poète lyrique ridiculise les Russes qui se rendent à l'étranger : la langue russe y rime avec des mots allemands, italiens et français.
2. Lettre à W. A. Bradley, 5 juillet 1929, in Michel Fabre, *La Rive noire. De Harlem à la Seine*, Paris, Lieu commun, 1985, p. 110.
3. *Black-Label*, Paris, Gallimard, 1956, p. 67. Le *Tizozo* — petit oiseau — en créole guyanais désigne également un marginal bien réel de l'entre-deux-guerres, un fils de famille clochardisé, libertaire et non violent.
4. « Robert Desnos dans la mémoire de ses amis », *Le Monde*, 10 janvier 1975, p. 15.
5. *Black-Label*, op. cit., p. 51.
6. *La Revue du Monde noir*, n° 3 : réédition Jean-Michel Place, Paris, 1992, p. 192.
7. Extrait d'un article inédit rédigé par Damas pour *L'Étudiant noir*, in Daniel Racine, *Léon-Gontran Damas : l'homme et l'œuvre*, Paris, Présence Africaine, 1983, p. 30. (coll. Approches.)
8. Doudou Gueye, « Hommage à Léon Gontran Damas », *Fondation Houphouët-Boigny*, n° 2, 1^{er} semestre 1978, p. 146-147.
9. Prospectus annonçant la publication d'*Esprit*, in Michel Barlow, *Le Socialisme d'Emmanuel Mounier*, Toulouse, Privat Éditeur, 1971, p. 24.
10. « Poèmes de Léon Damas », *Esprit*, n° 23-24, 1^{er} septembre 1934, p. 706-710.
11. *Poésie de la négritude. Léon Damas reads Selected Poemes from Pigments, Graffiti, Black Label and Névralgies*, Folkways/Scholastic Records, New Jersey, 1967, FL9924.
12. L.-G. Damas, *Retour de Guyane*, Paris, José Corti, 1938.
13. « Poèmes », *Les Cahiers du Sud*, n° 181, mars 1936, p. 201-202.
14. « Poèmes », *Soutes*, n° 4, 14 juillet 1936, p. 210-211.
15. *Retour de Guyane*, Paris, réédition Jean-Michel Place, 2003,

- p. 137. Ce poème de Jacques Prévert fut publié en 1936 dans le deuxième numéro de *Soutes*.
16. *Black-Label*, op. cit., p. 10.
17. Dans *Monture d'heures* — planches déroulées en 1919 comme un film muet — Franz Masereel propose une mise en valeur du drame de l'homme et d'une époque hantée par les perspectives frustrantes de la mégalopolis.
18. « Shine », *Pigments*, op. cit.
19. *Black-Label*, Paris, Gallimard, 1956, p. 28.
20. « Foi de marron », *Névralgies*, Paris, Présence Africaine, 1966.
21. « La complainte du nègre », *Pigments*, Paris, Guy Lévis Mano, 1937.
22. Une collection prestigieuse dont le nom prolonge tout l'humour du poète. Au grand dam des persifleurs, un autre « Black Label », le 1^{er} Congrès international des écrivains et artistes noirs, présidé par Jean Price-Mars, investissait en cette même année un haut lieu du Quartier Latin, la Sorbonne.
23. Première version d'un poème de *Névralgies* intitulé « Sang satisfait du sens ancien du dit ».
24. *Graffiti*, Paris, Seghers, 1952. (Poésie 52; 139.)
25. En vue de ce festival, la revue *Présence Africaine* prépara en collaboration avec Léon-Gontran Damas et Aimé Césaire un numéro spécial, une « Nouvelle Somme de poésie du monde noir ».
26. Le verbe « s'époumoner » se retrouve correctement orthographié dans *Veillées Noires* (Paris, Stock, 1943).
27. « La Négritude en question », *Jeune Afrique*, n° 532, 16 mars 1971, p. 63.
28. Léon G. Damas, « Préface », in Franck Schœll, *Histoire des noirs aux États-Unis*, Paris, France-Empire, 1964, p. 19.

PIGMENTS

<i>Préface de Robert Goffin</i>	9
Ils sont venus ce soir	13
Captation	15
A la mémoire de G. M.	17
Obsession	19
Névralgie	21
Trêve	23
Il est des nuits	25
Position	27
Le vent	29
En file indienne	31
Dans son attente	33
Hoquet	35
Un clochard m'a demandé dix sous	39
Solde	41
Limbé	43
La complainte du nègre	47
Si souvent	49
S.O.S.	51
Pour sûr	53
Bientôt	55
Nuit blanche	57
Blanchi	59
Pareille à ma légende	61
Rappel	63
Shine	65
Savoir-vivre	67
Regard	69
Réalité	71
Ils ont	73
Des billes pour la roulette	75
Sur une carte postale	77
Et cætera	79

NÉVRALGIES

Pour que tout soit en tout	83
Mon cœur rêve de beau ciel pavoisé de bleu	84
Croyez-m'en	85
Il me souvient encore	86
Grand comme un besoin de changer d'air	87
Sur le sein	88
Il n'est point de désespoir	89
Elle s'en vint	90
Nul ne se rappelle avoir vu	91
Comme un rosaire	93
Il ne fait pas l'ombre d'un doute	94
Les vagissements	95
Bouclez-la	96
D'avoir cru un instant	98
Pourquoi	99
Foi de marron	100
Pardonne à Dieu qui se repent	103
D'où vient que	104
Je ne sais rien en vérité	105
Vous dont les ricanements	106
Contre notre amour qui ne voulait rien d'autre	108
Il n'en était rien	110
Je te vois	111
Par la fenêtre ouverte à demi	112
Pas d'ombres	113
Désir d'enfant malade	114
Toute la peine	115
Avec un rien même de dédain	116
Depuis que te voici	117
Soudain d'une cruauté feinte	118
Qui pourrait dire	119
Toute à ce besoin d'évasion	120
Si depuis peu	122

Tu m'as bel et bien dit	123
Tu ne sauras jamais combien	126
Toujours tu viendras	127
Quand malgré moi	128
Installée	129
Toujours ces mots	130
N'en faisons rien	131
Aimer tout comme hier	132
A vouloir sonder de près la nuit	133
Et maintenant	134
Tandis qu'il agonise	137
Parce que la comédie	138
Je pense au salut de l'amour dans la fuite	139
Quand bien même	140
Trois ans déjà	141
Jeu de mots	142
La mort dont je rêve	143
Parce qu'une joue	144
Il n'est pas de midi qui tienne	145
Pour toi et moi	146
Malgré les sarcasmes des uns	148
Sang satisfait du sens ancien du dit	149
Tant de vies	151
Jamais plus jamais	152
Il n'est plus bel hommage	153
Citez-m'en	154
<i>Posface</i>	157

Dans la même collection au format de poche

Birago Diop
Leurres et Lueurs

David Diop
Coups de Pilon